

Luo Mingjun

Une enfance et une jeunesse chinoises, une vie de femme et de mère en Suisse, puis la patiente prise de possession d'une identité et du métier d'artiste

Fil rouge



Luo Mingjun devant l'une de ses peintures. Effet du blanc très dilué sur la toile naturelle: l'image, très estompée, paraît sortie d'un rêve. BIENNE, 23 JUILLET 2008

Lorette Coen

Comment résister à la tentation d'une blague? «Je suis originaire de Sainte-Croix!» pose malicieusement Luo Mingjun, en préambule du récit qui la conduit ici, dans les vastes salles d'exposition du Centre PasquArt de Bienne où son exposition occupe tout le dernier étage. Les œuvres réunies pour cette première présentation individuelle importante – installations, huiles et dessins – rassemblent les fils d'une vie. Fruit d'une vive éclosion survenue dans la première moitié de cette année, elles traduisent, sans projet rétrospectif ni narratif, la méditation d'une femme dans ses 45 ans, d'une Chinoise établie depuis vingt et un ans à Bienne. Et surtout d'une artiste que rien ne détourne du projet de réfléchir par le langage de l'art.

Dans les années 1980, sous le vent des réformes de Deng Xiaoping, la Chine s'ouvre à l'art contemporain. La jeune femme participe au mouvement avec enthousiasme. Brillante diplômée puis assistante auprès de l'Académie des beaux-arts du Hunan, sa province natale, elle a fondé avec ses camarades d'études le groupe Zéro. Sur une photographie, voici Luo Mingjun devant son *Autoportrait*: une paire de chaussures usées accrochées à une paroi pour les yeux et un tuyau pour le reste. Bien plus tard, cette même image illus-

trera, dans une *Histoire de l'art contemporain en Chine*, la première et très remarquée exposition du groupe en 1986, à Changsha, capitale de la province. «Je crois avoir été la première femme, ou presque, à s'être lancée dans l'art contemporain chinois», explique Luo Mingjun.

L'année suivante, face à la répression qui menace, et pour pouvoir exposer encore, le groupe s'engage dans une Longue Marche sur les traces de celle de l'Armée rouge conduite par Mao Tsé-toung cinquante ans plus tôt. Une grande exposition collective à Pékin aurait dû couronner cette aventure de quatre mois à bord de véhicules de l'armée avec haltes dans les stations

militaires. Elle n'a jamais vu le jour, mais au cours de ce voyage, Luo Mingjun rencontre son futur époux, François Wagner, jeune Suisse parti sur les routes du Tibet. Et sa vie prend un tour nouveau. En octobre 1987, la voici mariée et installée en Suisse.

Sur les difficultés et les résistances préalables à ce grand saut, Luo Mingjun ne s'étend guère. Depuis qu'elle a choisi de devenir artiste, son père, cadre du comité du Parti d'un théâtre de la ville de Changde, et sa mère, institutrice, savaient qu'elle suivrait sa propre décision. Mais l'une des conséquences l'atteint au cœur: elle perd sa nationalité chinoise. Commence l'adaptation à son nouveau pays –

comment y poursuivre son métier? – à la condition d'épouse et de mère. Epreuves, bonheurs, interrogations tissent une vie et un chemin d'artiste. Et ce chemin, le voici: un tissu de tulle blanc long de 25 mètres, disposé dans une tout aussi longue vitrine, brodé au fil rouge d'inscriptions en français et en chinois, avec de petits objets très personnels, infimes et intimes, placés çà et là. Un peigne, des ciseaux de couture, des aiguilles, un tampon hygiénique.

Le tampon? «On le comprendra comme on voudra; pour moi, il évoque la «bombe sucrée», l'un des moyens de séduction utilisés par les ennemis du peuple pour nous affaiblir et contre lesquels Mao nous mettait en garde.» Les aiguilles à grosse tête? Elles parlent du soldat Lei Feng, «la petite vis révolutionnaire qui ne rouille jamais», offert en modèle à tous les Chinois. J'ai partagé, moi aussi, «l'esprit du clou» rappelle-t-elle. Les aphorismes du Grand Timonier, qui ont marqué son éducation, lui reviennent à tout bout de champ et, si elle a appris à les utiliser avec discernement, elle ne se prive pas d'en rire.

En 2006, cette mère deux garçons, Steven, futur étudiant en musique, et Tayan, encore écolier, se met, «pour une fois, au milieu». On la presse d'exposer à Shanghai; elle s'y rend, s'installe dans l'appartement qu'un collectionneur met à sa

Phrase clé

“Le ciel ne ferme jamais le chemin,”

(proverbe chinois)

disposition, s'empare de la pièce de tissu, de celle dont on fait les moustiquaires ou les pansements. «Avec du fil rouge acheté en Suisse, je brode, et tout ce que j'avais mis de côté me revient, et quand je n'ai plus de fil, le travail est fini...» En Chine, résume-t-elle sobrement, blanc signifie mort; mais rouge, mariage. Or, c'est par ce travail que tout a commencé.

Des artistes européens s'étaient étonnés des peintures à l'huile de ses débuts en Suisse: pourquoi, riche d'une belle et ancienne tradition, utilisait-elle un mode d'expression occidental? Blessée, elle s'en détourne. Pour l'exposition de Bienne, elle reprend cette technique avec une liberté merveilleuse. Elle choisit de peindre exclusivement en blanc très dilué sur la toile naturelle, à partir d'anciennes photographies personnelles. De ces images, elle gomme le superflu, l'anecdotique, pour ne retenir que

l'entre-deux, le souvenir de l'instant, le fugitif de la mémoire. Des climats, des présences, des amitiés, les moments les plus heureux de ses jeunes années mystérieusement fixés ici par un pinceau léger, dépouillé à l'extrême. Chine? Suisse? La réponse est sans intérêt même s'il y flotte un parfum d'Orient.

L'énergique et tenace Luo Mingjun s'insurge contre tout rôle assigné – «Je ne veux pas faire la Chinoise!» – et revendique la réalité qu'elle s'est patiemment forgée. Sur les hauts murs d'une très vaste salle, elle a disposé, sous forme de photographies tirées en rouge formant une immense tapisserie, une multitude de bribes qui ont composé sa vie. Ses familles et ses amis d'ici et de là-bas, ses pays et ses paysages, ses découvertes et ses langues, ainsi que les notices d'un dictionnaire franco-chinois: les mots peinture, nationalisme, style, opinion... Au centre de l'installation et comme au fond d'un puits, des mains de femmes cousent; à l'aide de fil rouge, elles fixent ensemble, recto verso, deux cartes d'identité, la chinoise et la suisse. Dans la lumière filtrée par la *Poussière rouge* – titre de l'exposition biennoise – dansent les figures du temps.

Poussière rouge, Bienne, CentrePasquArt, faubourg du Lac 71-75. Me-ve 14h-18h, sa-di 11h-18h. Jusqu'au 31 août. www.pasquart.ch

Repères

1963 Naissance. La famille s'établit à Changde, Hunan, province d'origine du père. Education strictement maoïste. Au lycée, développement du goût pour la peinture.

1979-1987 Malgré deux échecs et en dépit de son père qui la voudrait médecin, elle entre à l'Académie des beaux-arts de Changsha, puis y devient enseignante.

1987-2006 Mariage et installation à Bienne. Naissance de Steven en 1988, de Tayan en 1996. Expositions collectives, individuelles; plusieurs prix.

2006 A Shanghai, elle réalise «Douleur», longue installation en tulle montrée ensuite à Bienne; expose au Wenwork Art Space. Catalogue: «Identité».

2008 «Une goutte d'eau dans l'océan», Galerie Gisèle Linder, Bâle. Participation à «Yixiang/Idee - 30 ans d'art chinois abstrait» (Caixa Forum, Espagne). «Poussière rouge» au Centre PasquArt, Bienne. **L. Co.**

C'est encore loin, la mer?

Michel Ferla



Vice-directeur de Suisse Tourisme

– La première fois que vous avez vu la mer?
– J'avais 20 ans, je venais d'avoir mon permis de conduire, je suis allé jusqu'à Portofino, en Ligurie. Pour essayer ma voiture!

– Quelles vacances, cet été?
– Entre Montreux et la montagne valaisanne. C'est une des plus belles périodes de l'année

– Pour vous, «loin», c'est où?
– Une forêt de champignons. Loin, c'est dans la tête.

– Une scène typique de vos vacances quand vous étiez petit?
– Dans un chalet près des Diablerets. Chaque année, mon père prenait une photo de mon frère et moi au même endroit, à la lisière d'une forêt où il y avait un rocher pour nous asseoir. La collection de photos a duré une dizaine d'années, jusqu'à mes 13 ans.

– Vos premières vacances sans vos parents?
– New York, Washington, Philadelphie, pour la musique. J'avais 20 ans. Il y avait déjà d'immenses salles de spectacle là-bas.

– Quel livre emportez-vous?
– Un livre de marketing en anglais, *The riddle* d'Andrew Razeghi

Quand je suis arrivé à Bombay, à 1h du matin, il y avait un millier de personnes qui s'agitaient dehors. C'était une culture nouvelle!

– Là où vous n'irez jamais?
– En enfer.

– Face à la mer, à quoi pensez-vous?
– Ce n'est pas la mer mais ça y ressemble, à Montreux, à côté de l'hôtel Excelsior. C'est la plénitude.

– La bande-son des vacances?
– Quincy Jones, depuis le 14 juillet dernier où Claude Nobs l'a fait venir à Montreux pour ses 75 ans. C'était... historique!

– Votre vie, aujourd'hui: vous êtes arrivé à destination, au décollage ou éternellement en transit?
– Tous les 3! Mais je suis toujours

pas qu'ils s'étaient battus pour être libres. Je ne savais pas qu'il y avait des Mandela aux Etats-Unis aussi.

– On ou off?
– On, avec parcimonie. Je ne réponds pas, c'est moi qui appelle si nécessaire. Mais je consulte mes e-mails une fois par jour.

– Une seule chose à faire, laquelle?
– Cueillir des chanterelles et des myrtilles.

– Tout plaquer, maintenant. Pour quoi?
– Je suis trop réfléchi.

– La maison du bonheur, elle est comment?
– Elle est dans un environnement retiré mais bien habité. La nature, mon épouse, et peut-être des tourterelles.

Quoi de neuf Hits suisses (2/4)

6 millions de gourdes, et moi et moi

Albertine Bourget

Voilà ce qui arrive quand on demande à une journaliste blonde d'écrire un article sur les gourdes. Elle cherche une gourde... de fille. Et elle en trouve une! Justement, une gourde de fille, qu'est-ce que c'est? C'est une gourde comme celle de la marque suisse Sigg, et qui est en photo ci-contre. Une gourde solide, pratique et écologique, une gourde très helvétique, donc, mais jolie, aussi. Et tellement 100% fille, cette gourde, avec son nom «Prairies chuchotantes» à coucher dehors (notez, ça tombe bien). Cette digression pour illustrer le chemin parcouru par la

clientèle à la planète entière. Ainsi aux Etats-Unis. La gourde Sigg, faite par emboutissage d'une seule feuille d'aluminium, et qui est un classique du design contemporain, figure dans la collection permanente du MoMA à New York. Les noms anglais donnés à chaque nouveau modèle s'expliquent aussi par la forte popularité de la «Sigg bottle» outre-Atlantique, où elle est distribuée dans des boutiques estampillées vertes comme Patagonia ou Whole Foods. La marque a son site pour le marché américain (www.mysigg.com). Et mise sur son aspect écologiquement correct: recyclables, les gourdes offrent une bonne alternative aux bouteilles en

